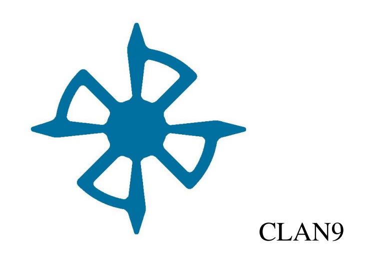
JULIUS EVOLA



CLAN9

LE PETIT LIVRE NOIR

PRÉFACE
GIANFRANCO DE TURRIS

EXTRAITS TRADUITS DE L'ITALIEN
PAR L'ÉDITEUR

ÉDITIONS REMI PERRIN
46, rue Sainte-Anne - Paris 2e

PRÉFACE

La fin du millénaire marque une date symbolique pour la chrétienté, alors qu'il est à noter qu'elle n'a aucun sens particulier pour les hindouistes, musulmans, juifs et bouddhistes. Et pourtant la crise générale qui se produit au tournant du XXIe siècle et concerne la société planétaire, est visible à l'œil nu. Que cette crise coïncide ou non avec le début du troisième millénaire, a peu d'importance au fond: l'important est de se rendre compte de son existence et des effets négatifs qu'elle produit dans nos pays.

Le problème qui se pose alors à tout individu conscient de lui-même et du monde qui l'entoure, consiste à savoir comment il peut affronter cette crise, étant donné le peu d'influence qu'il a, face à la mondialisation, sur les événements politiques, sociaux, économiques, lesquels sont souvent dirigés de l'extérieur par les pouvoirs forts, qu'on dit parfois *occultes* mais qui agissent aujourd'hui en pleine lumière, et ceci bien que les individus aient exprimé dans les limites consenties par les démocraties modernes (élections, référendum, médias) des opinions toutes différentes, et dont il n'est pas le moins du monde tenu compte.

L'existence d'une crise est reconnue unanimement par les sociologues et les psychologues, les philosophes, les économistes et les scientifiques, moins par les hommes politiques qui ont tout intérêt à cacher ce qu'ils devraient être en mesure de contrôler. Mais les recettes pour surmonter cette crise, elles, ne sont pas unanimes. On a trop souvent recours à une pensée molle qui admet la crise, reconnaît ne pouvoir pas l'empê-

cher et se laisse transporter par le courant sans tenter en aucune façon de la contrarier: elle cherche seulement à comprendre et à s'adapter. Son expression commune est la *political correctness*, visage moderne d'une hypocrisie nourrie de la plus extrême démagogie. Fermer les yeux face aux laideurs de la société en cherchant à les gommer du discours ; maquiller les faits, les événements et les hommes en leur trouvant de nouvelles définitions, souvent ridicules et grotesques ; éliminer de la langue parlée et même des dictionnaires les termes considérés inconvenants par différents lobbies (intellectuels, religieux, politiques, ethniques). Voilà comment elle procède.

La pensée traditionnelle reste une boussole possible dans le chaos contemporain, elle qui avait annoncé en son temps ce qu'il allait advenir et qui avait proposé alternatives et remèdes. Comme on le sait, René Guénon et Julius Évola ont incarné deux voies, celle de la contemplation et celle de l'action, *brahaman* et *kshatryia.* Selon Évola, la voie de l'action (désintéressée et

spirituelle) doit être conseillée pour deux raisons : d'abord parce qu'elle s'accorde mieux à la manière d'être occidentale ; ensuite, parce qu'ayant à vivre dans le *kaliyuga*, l'âge ultime de beaucoup de traditions non seulement orientales mais aussi occidentales, l'unique philosophie qu'on peut prescrire est celle des Tantra, celle qu'on appelle aussi la *Voie de la main gauche.*

Julius Évola (1898-1974) est un penseur complexe et multiforme, au sens où, au cours d'un demi-siècle d'une activité intellectuelle intense, il s'est intéressé, au niveau théorique et pratique, à de multiples questions, orientations de l'esprit, activités : il a été peintre et philosophe, poète et hermétiste, morphologue de l'histoire et politologue, critique des coutumes et sexologue, orientaliste et mythologue, spécialiste des religions et de la Tradition. Mais il a été aussi un alpiniste de valeur et un conférencier universitaire. Ceci devrait permettre, à ceux qui sont intéressés, de choisir un aspect particulier de sa pensée : souvent, pourtant, les thèmes multiples s'entremê-

lent et pourraient produire une certaine confusion. Il est donc devenu nécessaire, comme guide des idées évoliennes, d'établir une espèce de synthèse qui permette, d'un côté d'avoir un coup d'œil général de sa pensée, de l'autre d'effectuer un choix. Ceci, surtout pour les plus jeunes lecteurs.

En 1971, au plus fort des mouvements de contestation, j'avais formulé une idée de ce genre, afin de fournir une orientation aux générations prises dans ce bouillonnement qui, trente ans plus tard, devait accoucher de notre société. J'eus alors recours à un spécialiste, Giovanni Conti, qui avait élaboré à son usage personnel un choix de pensées évoliennes. C'est ainsi que Giovanni Volpe, fils du fameux historien Gioacchino Volpe, édita un petit volume d'extraits tirés des oeuvres (livres, essais, articles et interviews) d'Évola et qui fut intitulé *Citazioni* il s'agissait d'une référence clairement provocatrice aux *Citations des oeuvres de Mao* qui, à l'époque, circulaient parmi les jeunes en révolte sous le nom usuel de « Petit livre rouge ». Malgré l'inégalité de diffusion, les

idées d'Évola furent méthodiquement opposées à celles qui symbolisaient alors la subversion. Indépendamment de ce qui se passa à l'époque, on peut dire que si plus personne, aujourd'hui, ne s'intéresse à la pensée du dirigeant chinois, les idées d'Évola continuent, elles, d'avoir toujours plus d'écho et de diffusion, non seulement en Italie mais également en France et ailleurs (Évola a été traduit aux États-Unis, en Roumanie, en Hongrie et en Turquie).

L'édition française que nous présentons ici s'inspire du choix de citations qui avait été fait en 1972 et sort parallèlement à la nouvelle édition italienne qu'on a intitulée L'Évola portatif. Les deux éditions s'adressent aux nouveaux lecteurs d'Évola comme aux plus accomplis, en cherchant à leur offrir une synthèse acceptable de la pensée évolienne de façon à les guider dans leur choix.

Julius Évola s'est toujours battu pour une révolution intérieure, une révolution spirituelle, cherchant à concilier le concept métaphysique de tradition avec le concept

idéologique de la droite, et même d'une droite spirituelle comme il l'a souvent décrite. Évola resta paralysé à la suite d'un bombardement à Vienne en 1945. Il fut ensuite accusé, lors d'un procès à Rome en 1951, d'avoir été le mentor d'un groupe de jeunes arrêtés pour « reconstitution du parti fasciste » et actes violents. Lors de sa défense, il revendiqua son appartenance à la Tradition, son adhésion au fascisme dans la mesure où celui-ci pouvait coïncider avec la Tradition, et son combat pour une révolution spirituelle plutôt qu'une révolution faite d'actes violents ou d'actions armées.

Voilà pourquoi la pensée de Julius Évola est importante : d'un côté, sa Révolte contre le monde moderne est totale et il nous donne les causes de la crise de l'Occident ; de l'autre, il fournit des contre-mesures individuelles : pour sortir indemnes, spirituellement indemnes, de la crise générale ; pour affronter et vaincre le mal dont succombe l'Europe, le nihilisme ; pour ne pas se laisser entraîner dans cette perversion du sacré opérée par le néo-spiritualisme qui, aujour-

d'hui, a pris le nom de New Age ; pour ne pas se laisser conditionner par les faits et les idées de la dictature américano-centrée, de l'unanimisme progressiste, de la globalisation des marchés, de la standardisation des goûts et de la mode, en résumé de cette Société de la pleurnicherie, comme l'a décrite le critique anglais Richard Hugues, et dont le vrai visage est une pensée monolithique qui élimine les contradicteurs et rétablit dans certains pays européens le délit d'opinion afin de faire taire à tout prix ceux qui refusent de se conformer. Une fois tombées les dictatures communistes à l'Est, il semble que l'Ouest libéral-démocratique ait trouvé nécessaire d'adopter certaines de leurs méthodes afin de consolider les régimes démocratiques en place.

Un tel panorama suffit à définir le bon combat, tel qu'il doit être pratiqué, c'est-à-dire indépendamment de ses résultats effectifs. De plus, il y a le côté positif et réaffirmatif : Évola ne s'adresse pas à celui qui se réfugie dans une tour d'ivoire, mais à celui qui, même à un niveau personnel, aime donner

un témoignage, un témoignage de cohérence. Les attitudes extraverties ne sont pas nécessaires : il faut simplement, comme Évola l'a souvent écrit, faire ce qui doit être fait, selon l'ancienne maxime sanscrite ; le faire selon sa propre équation personnelle qui, évidemment, n'est pas la même pour tous. C'est en pensant justement à la diversité de ses lecteurs que le philosophe traditionaliste a écrit ses livres. Il l'a rappelé explicitement en différentes occasions : pour celui qui veut suivre la voie occidentale, il y a La Tradition hermétique et Le Mystère du Graal ; pour qui veut suivre la voie orientale, il y a La Doctrine de l'Éveil et Le Yoga de la puissance ; pour qui veut suivre une voie existentielle et intérieure, Chevaucher le tigre ; pour qui veut suivre une voie politique et extérieure, Les Hommes au milieu des ruines.

Il ne peut y avoir d'équivoque dans les propos d'Évola. Même dans la synthèse que constitue ce bréviaire, il n'y en a pas. Aussi, nous espérons qu'il puisse constituer un guide agile et efficace le long des parcours

variés de la pensée évolienne. Un bréviaire pour se soustraire aux méandres du chaos, pour échapper au labyrinthe du monde moderne.

GIANFRANCO DE TURRIS
Président de la Fondation Julius Évola

I. TRADITION

Seul un retour de l'esprit traditionnel dans la nouvelle conscience européenne pourra sauver l'Occident.

Au-delà du *pluralisme* des cultures, on doit identifier – surtout si l'on s'en tient aux temps que le regard permet d'embrasser avec une certaine sûreté et aux structures essentielles – un *dualisme* des civilisations. II y a d'un côté, la civilisation moderne, et de l'autre toutes les cultures qui l'ont précédé (pour l'Occident, disons jusqu'à la fin du Moyen Âge). Ici la fracture est complète. Au-delà de la variété multiple de ses formes, la culture pré-moderne ou, comme on peut l'appeler, traditionnelle, représente quelque chose d'effectivement différent. Il s'agit de deux mondes, dont le

second s'est différencié jusqu'à n'avoir plus aucun élément spirituel en commun avec le précédent.

La Tradition hermétique (1931)

Se dissoudre dans le mirage d'un pur écoulement du temps, d'une pure fuite, d'une tension qui pousse toujours plus en avant son propre but, d'un processus qui ne peut ni ne veut s'apaiser d'aucune possession et qui en tout et pour tout se consume en terme d'histoire, voilà une des caractéristiques fondamentales du monde moderne, celle aussi qui sépare deux époques, non tant au sens historique, qu'au sens idéal, organique et métaphysique. Mais le fait qu'aujourd'hui, les cultures de type traditionnel se trouvent dans le passé, devient accidentel: monde moderne et monde traditionnel peuvent toujours être considérés comme deux types universels, comme deux catégories a priori des cultures.

Révolte contre le monde moderne (1934)

On parle volontiers de *tradition européenne* et de *culture européenne.* Malheureusement, on se contente souvent de pures paroles. L'Europe a déjà oublié depuis un moment ce que la tradition signifie, prise dans son sens le plus élevé. On pourrait dire que la tradition au sens intégral, qui se distingue du simple traditionalisme, est une catégorie appartenant à un monde presque disparu, à des époques où une seule force éducatrice se manifestait aussi bien dans les coutumes que dans la foi, dans le droit comme dans les formes politiques et la culture, en somme dans tous les domaines de l'existence.

Les Hommes au milieu des ruines (1967)

Les cultures modernes sont des dévoreuses d'espace, les cultures traditionnelles furent des dévoreuses du temps. Les premières ont une fièvre vertigineuse de mouvement et de conquêtes territoriales, qui génère un arsenal infini de moyens mécaniques capable de

réduire les plus grandes distances, d'abréger chaque intervalle, de contenir dans une sensation d'ubiquité tout ce qui se déploie dans la multitude des lieux [...] Au contraire, les cultures traditionnelles furent vertigineuses par leur stabilité, leur identité et leur capacité à résister, inébranlablement, au cours du temps et de l'histoire : elles ont été capables d'exprimer jusque dans des formes sensibles et tangibles un symbole de l'éternité.

L'Arc et la Massue (1968)

Par *culture traditionnelle,* on entend une culture organique, dont toutes les activités sont ordonnées autour d'une idée centrale et, à proprement parler, « du haut vers le haut ». « Vers le haut », signifie vers quelque chose de supérieur à ce qui est simplement naturaliste et humain. Cette orientation présuppose un ensemble de principes ayant une valeur de norme immuable et un caractère métaphysique. À un tel ensemble, on

peut donner le nom de Tradition au singulier, parce que les valeurs et les principes de base sont essentiellement les mêmes dans les traditions historiques distinctes, en dehors des adaptations et formulations qui leur sont propres. Qui reconnaît de telles valeurs et les affirme, peut se dire un homme de la Tradition.

Interview Gianfranco de Turris
« L'Italiano » (novembre 1970)

Pour ce qui concerne le domaine historique, la Tradition se rapporte à ce que l'on pourrait appeler une *transcendance immanente. Il* s'agit de l'idée récurrente selon laquelle une force venue d'en haut aurait agi sur une zone ou une autre, sur l'un ou l'autre des cycles historiques, de telle sorte que les valeurs spirituelles et supra-individuelles constituent l'axe et le point de référence suprême pour l'organisation générale, la formation et la justification de toute réalité, de toute activité subordonnée et sim-

plement humaine. Cette force est une présence qui se transmet, et la transmission de cette force, justement parce qu'elle transcende les contingences historiques, constitue proprement la Tradition. Normalement, la Tradition prise en ce sens est la charge de celui qui se trouve au sommet des hiérarchies correspondantes, ou d'une élite, et dans ses formes originelles et complètes, il n'y a pas de séparation entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, le second étant même par principe, le fondement, la légitimation et la consécration du premier.

« Il Conciliatore » (15 juin 1971)

II. HISTOIRE

Il n'existe pas une Histoire, entité mystérieuse écrite avec un H majuscule. Ce sont les hommes, tant qu'ils sont vraiment des hommes, qui font et défont l'histoire.

Alors que le moment contemplatif de la Grèce antique fit du monde divin une sorte de super-monde atemporel et, pour ainsi dire, d'espace absolu, Rome s'efforça de prendre ce monde comme il se manifestait dans le temps, dans l'histoire, dans l'État, dans les actions et les créations des hommes, tout en préservant son caractère auguste. Beaucoup plus que le Juif, le Romain avait le sens d'une *histoire sacrée.* Et la conception romaine de l'État, du droit et de *l'Imperium* est liée essentiellement aux prémisses de cette conception, à la fois

active et sacrale. À Rome, la caste guerrière et politique revêtait une dignité sacrée.

Introduction à la Magie (1928)

Le christianisme, avec ses valeurs transcendantales tournant toutes autour de « l'attente du Règne qui n'est pas de ce monde », enfreint la synthèse harmonieuse du politique et du spirituel, de la royauté et du sacerdoce que connaissait le monde antique. Et l'abrutissement politique moderne n'est que la conséquence extrême de cette scission créée par le christianisme primitif et consubstantielle à l'essence du christianisme primitif. Prise en soi, dans son bolchevisme subtil et dans son profond mépris pour les soucis de ce monde, la prédication de Jésus ne pouvait conduire qu'à une chose: à rendre impossible non seulement l'État mais la société elle-même. Mais comme lé christianisme se montra un piètre propagateur de cet enseignement – l'avènement du Règne... –, l'esprit et l'intransi-

geance de la prédication primitive furent trahis, et ainsi naquit, comme un pis-aller, une normalisation faisant une place dans ce monde à « ce qui n'est pas de ce monde », le compromis entre la chrétienté et le paganisme qu'est l'Église catholique.

Impérialisme payen (1928)

La Réforme fut le retour du christianisme primitif, en réaction à l'humanisme qui avait marqué un point limite de paganisation au sein de l'Église catholique. L'intransigeance protestante mit fin au compromis catholique et prit ainsi le chemin direct de l'anti-empire. Révolution de la conscience religieuse, la Réforme devait provoquer un profond bouleversement de l'idée politique. Déliant les consciences de Rome, sécularisant et socialisant l'Église, elle fit de la forme de l'*ecclesia* primitive, une réalité politique en acte. À la hiérarchie d'en haut, la Réforme substitua la libre association des croyants émancipés du lien d'autorité, par

laquelle chacun devint son propre arbitre, et l'égal de son prochain. *Ce fut, en d'autres mots, le principe de la décadence libéral-démocratique européenne.*

Impérialisme payen (1928)

L'Amérique, à travers les thèmes centraux de sa civilisation et sa façon de considérer les choses et la vie, a créé quelque chose de nouveau qui est la précise contradiction de notre culture et de notre tradition d'Européens, au sein de laquelle cependant elle pénètre et s'oppose toujours plus. Elle a distillé dans notre époque la religion de l'expérience, elle a placé l'intérêt pour le gain, pour la production et les réalisations mécaniques, immédiates, visibles et quantitatives au-dessus de toute autre préoccupation. Elle a construit un être titanesque qui a de l'or dans les veines, des machines à la place des membres, une technique pour cerveau et devant lequel l'Europe - même si elle a été l'initiatrice des formes modernes de la

grande production industrielle - reste interdite : elle s'arrête parce qu'elle devine les conséquences ultimes qui, logiquement, procèdent de sa première impulsion, et en même temps reconnaît dans ce titan une sorte de réduction à l'absurde, qu'elle ne pourrait accepter comme destin qu'au prix irréparable de compromettre sa culture antérieure, qui constituait sa véritable personnalité.

Nuova Antologia (1er mai 1929)

L'absolutisme - transposition matérialiste de l'idée unitaire traditionnelle ouvre le voie à la démagogie et aux révolutions nationales. Et là où les rois, dans leur lutte contre l'aristocratie féodale et leur oeuvre de centralisation politique, furent logiquement portés à favoriser les revendications de la bourgeoisie et de la plèbe contre la noblesse féodale, le processus s'accomplit plus rapidement.

Révolte contre le monde moderne (1934)

On peut dire que c'est justement pour avoir été une des premières à initier un tel bouleversement que la France, en donnant un caractère centralisateur et nationaliste à l'idée d'État, eut à subir la première l'écroulement du régime monarchique et l'avènement de la République, au sens d'une arrivée au pouvoir, résolue et déclarée, du Tiers-État, à tel point qu'elle apparut aux yeux des nations européennes comme le principal foyer de ferment révolutionnaire et de la mentalité laïque, nationaliste, illuministe, et donc mortelle pour les dernières survivances de la Tradition.

Révolte contre le monde moderne (1934)

Une véritable historiographie de droite devrait embrasser les mêmes horizons que l'historiographie marxiste, avec la volonté de saisir l'essentiel du processus historique des derniers siècles, pris en dehors des mythes, des superstitions ou de la simple

chronique des faits. Tout en inversant, naturellement, les signes et les perspectives, et en voyant dans les processus convergents de l'histoire récente non pas les phases d'un progrès politique et social, mais celles d'une subversion générale. Selon toute logique, le présupposé économico-matérialiste serait éliminé, une fois démasqués la fiction de l'*homo oeconomicus* et le déterminisme prétendument fatal des systèmes de production. Des forces beaucoup plus vastes, profondes et complexes que celles que connaît le misérable matérialisme historique marxiste, sont en action dans l'histoire.

« Il Conciliatore » (novembre 1959)

III. CONTESTATION DU MONDE MODERNE

L'Europe a créé un monde qui, dans toutes ses composantes, constitue l'antithèse irrémédiable et complète du monde traditionnel. Il n'y a pas de compromis ou de conciliation possible, les deux conceptions étant séparées par un abysse au-dessus duquel tout pont serait illusoire.

Impérialisme payen (1928)

Nous nous trouvons devant la loi qui domine toute la culture et toute la société d'aujourd'hui : au plan inférieur, l'orgasme industriel, les moyens qui se transforment en fins, la mécanisation, le système des déterminismes économiques et matéria-

listes, rythmés par la science - lié à l'arrivisme, à la course au succès des hommes qui ne vivent pas, mais sont vécus - et, à la limite, les nouveau mythes évoqués d'un progrès *indéfini,* sur la base du service social et du travail comme but en soi et devoir universel ; au plan supérieur, l'ensemble des doctrines faustiennes, adventistes, bergsoniennes... Il ne s'agit pas d'action, mais de fièvre d'action. C'est la course vertigineuse de ceux qui ont été éjectés de l'axe de la roue et dont la course est de plus en plus folle à mesure qu'elle s'écarte du centre.

Impérialisme payen (1928)

Une infinité d'hommes sur une terre sans lumière, réduits à une pure quantité - et seulement à une quantité - rendus égaux par l'identité matérielle des parties dépendantes d'un mécanisme laissé à lui-même, tournant à vide et sans contrôle possible voilà la perspective qui est au bout de la voie

économico-industrielle vers laquelle converge tout l'Occident. Et celui qui sent là poindre la mort de toute vie, l'avènement de la loi brute de la matière et le triomphe d'un fait d'autant plus effrayant qu'il ne repose sur personne, celui-là sent qu'il ne peut y avoir qu'un remède : rompre le joug de l'or, dépasser le fétiche social et la loi d'interdépendance, restaurer les valeurs aristocratiques, ces valeurs de qualité, de différence, d'héroïsme, ce sens de la réalité métaphysique contre lequel, aujourd'hui, tout se rebelle.

Impérialisme payen (1928)

Le monde traditionnel fut hiérarchique au sens sacré, sur la base d'une réalité métaphysique posée comme principe, centre et objectif de l'existence, comme stade suprême de l'être, comme état de vérité. Dans ce monde, l'ordonnancement temporel, à travers les rayons de lumière, forma une transition spontanée entre l'humain et le

non-humain, une vision symbolique des choses, des natures et des événements, d'où devaient découler les sciences traditionnelles transcendées, et dans laquelle le démonisme élémentaire de la nature inférieure, séculaire et fuyante, fut stoppé par des formes de libération et de lumière. La rupture du rapport entre les deux mondes ; la concentration de toute possibilité dans un seul des deux, celui de l'homme; la substitution au surmonde de fantasmes éphémères et momentanés, frelatés par des exhalaisons troubles de la nature mortelle – tel est le sens du monde moderne.

« La Torre » (1er mars 1930)

La société moderne présente justement un type d'organisme qui de l'humain est passé au sub-humain, dans lequel toute activité et toute réaction est déterminée par les besoins et les penchants d'une vie purement corporelle. Ses principes dominants

sont exactement ceux qui sont propres à la part animale et organico-vitale des hiérarchies traditionnelles (marchands et esclaves) : l'or et le travail.

Révolte contre le monde moderne
(1934)

Le « progrès » de l'histoire au-delà du Moyen Âge se résume essentiellement par un développement anormal de l'élément bourgeois ainsi que des intérêts et des activités qui lui sont propres, par rapport aux éléments supérieurs de la hiérarchie médiévale : développement qui a pris les proportions d'un véritable cancer. C'est le bourgeois qui a jeté le ridicule sur les idéaux de l'ancienne éthique chevaleresque. C'est le bourgeois qui, le premier, comme cette « nouvelle engeance » méprisée par Dante, a donné le signal de la révolte anti-traditionnelle, usurpant le droit des armes, fortifiant les centres d'une puissance économique impure, arborant ses propres bannières, opposant à l'autorité impériale –

avec les Communes – une prétention anarchique à l'autonomie. C'est le bourgeois qui, peu à peu, a présenté comme naturel ce qui, en d'autres temps, aurait semblé une hérésie absurde : l'idée selon laquelle l'économie est notre destin, le gain notre but, le marchandage et le trafic les seules formes d'action ; et puis l'idée que le confort, le bien-être, le *welfare*, sont l'essence de la civilisation.

« Regime fascista » (3 avril 1934)

Dans un texte traditionnel, 25 siècles avant Nietzsche, on peut lire : « Perdue la voie (c'est-à-dire l'adhésion immédiate à la spiritualité pure), il reste la vertu; perdue la vertu, il reste l'éthique ; perdue l'éthique, il reste le moralisme. Le moralisme est l'extériorité de l'éthique et signe le principe de la décadence. » Ici sont données de manière concise et exacte les différentes étapes de la chute qui a conduit jusqu'à l'idole bourgeoise : le moralisme. Une telle idole ne fut jamais connue dans les grandes cultures

traditionnelles : jamais on n'avait connu un système de domestication et de conformisme fondé sur la convention, le compromis, l'hypocrisie et la lâcheté, et justifié seulement en fonction d'un étroit utilitarisme socialisé.

« Regime fascista » (3 avril 1934)

S'il y a jamais eu une civilisation d'esclaves dans les grandes largeurs, c'est bien la civilisation moderne. Aucune culture traditionnelle n'a vu d'aussi grandes masses condamnées à un travail aveugle, automatique et sans âme : esclavage qui n'a même pas pour contrepartie la haute stature et la réalité tangible de figures de seigneurs et de dominateurs, mais est imposé de façon anodine à travers la tyrannie du facteur économique et des structures d'une société plus ou moins collectivisée.

Révolte contre le monde moderne (1934)

Il est évident qu'on vit aujourd'hui une culture dans laquelle par régression, l'intérêt prédominant n'est pas intellectuel, spirituel, ou héroïque, ou en tout cas se référant aux manifestations supérieures de l'affectivité, mais est celui, sub-personnel déterminé par le ventre et le sexe : et c'est alors que menace d'être avéré le dicton d'un grand poète, selon qui la faim et l'amour donnent forme à l'histoire. Le ventre est, aujourd'hui, le fond des luttes sociales et économiques les plus caractéristiques et calamiteuses. Sa contrepartie est l'importance qu'ont, aujourd'hui, la femme, l'amour et le sexe.

Métaphysique du Sexe (1958)

La révolte peut être légitime quand elle agit sur une culture dans laquelle on ne trouve plus la moindre justification supérieure, une culture vide et absurde, mécanisée et standardisée, tendant elle-même vers

le sub-personnel, vers le monde amorphe de la quantité. Mais quand il s'agit de,, rebelles sans drapeau », quand la révolte n'a, pour ainsi dire, d'autre but qu'elle-même, le reste n'étant que prétexte, quand elle s'accompagne de formes de déchaînement, de primitivisme, d'abandon à un état élémentaire et inférieur (sexe, ébriété, violence gratuite et souvent criminelle, exaltation complaisante du vulgaire et de l'anarchique), alors il n'est pas hasardeux d'établir un lien entre ces phénomènes et ceux qui, à un plan différent, relèvent des forces du chaos qui émanent des crevasses toujours plus visibles de l'ordre subsistant.

« Il Conciliatore » (15 novembre 1967)

Le mythe de la science doit être combattu, ou plutôt l'idée que seule la science conduit à ce qui est digne d'être connu ; l'idée que, dans ses applications, la science va au-delà des moyens et contribuerait ainsi

à résoudre les problèmes fondamentaux de l'existence et du monde. Progressisme et scientisme vont, du reste, de pair.

« Il Borghese » (5 septembre 1968)

C'est justement parce que le *saeculum,* le monde, s'est jeté frénétiquement et aveuglément dans l'immanence, que l'Église aurait dû défendre, avec une intransigeance et une décision renforcées, le *surnaturalisme,* c'est-à-dire tout ce qui présente un caractère transcendant et vraiment sacré, partant des valeurs de contemplation et de véritable ascèse. Au contraire, la préoccupation de se « tenir à jour » a ramené les autorités catholiques suprêmes vers la direction opposée, dans le sens de l'adaptation et de l'assujettissement, en taisant tout ce qui peut heurter l'homme de notre temps.

« *Il* Conciliatore » (15 juin 1969)

IV. HIÉRARCHIE ET ARISTOCRATIE

La véritable raison de la décadence de l'idée politique dans l'Occident contemporain tient au fait que les valeurs spirituelles qui pénétraient l'ordonnancement social se sont évanouies sans qu'on ait rien pu leur substituer.

Impérialisme payen (1928)

Le démocratisme vit sur un vieux préjugé optimiste tout à fait gratuit. Il ne se rend pas du tout compte du caractère irrationnel de la psychologie des masses [...] La masse est portée non par la raison, mais par l'enthousiasme, par l'émotion, par la suggestion. Comme une femme, elle suit qui sait

mieux la séduire, l'effrayer, l'attirer, par des moyens qui n'ont rien de logique en soi. Comme une femme, elle est inconstante, et passe de l'un à l'autre, sans qu'un tel deuil puisse être expliqué uniformément par une loi rationnelle ou par un rythme progressif.

Impérialisme payen (1928)

II serait absurde d'imaginer les vrais représentants de l'autorité spirituelle, c'est-à-dire de la tradition, courant derrière les hommes pour les enchaîner à leur poste ; croire, en somme, qu'ils agissent et aient un quelconque intérêt direct à créer et à maintenir des rapports hiérarchiques, en vertu desquels ils puissent apparaître visiblement comme des chefs. La reconnaissance par l'inférieur est au contraire la vraie base de toute hiérarchie normale et traditionnelle. Ce n'est pas le supérieur qui a besoin de l'inférieur, mais c'est l'inférieur qui a besoin du supérieur.

« Lo Stato » (mai 1938)

Comment ne pas comprendre que s'il y a égalité, il ne saurait y avoir en même temps liberté ? Que le nivellement des possibilités, l'identité des devoirs, la reconnaissance réciproque rend impossible la liberté ? Répétons-le : la liberté vraie n'existe que dans la hiérarchie, dans la différence, dans l'irréductibilité des qualités humaines ; elle existe seulement dans les sociétés où l'on favorise dans un petit groupe le plus complet développement des possibilités humaines, même au prix de la plus grande inégalité vis-à-vis des autres.

Impérialisme payen (1928)

Le fondement du type aristocratique est avant tout spirituel. La signification de la spiritualité n'a ici pas grand chose à voir avec son acception moderne : elle se rapporte à un sens inné de la souveraineté, à un mépris pour les choses profanes, communes, acquises, nées de l'habileté, de l'ingéniosité, de l'érudition et même du talent ;

mépris qui se rapproche assez de celui que l'ascète professe, s'en différenciant pourtant par une absence complète de pathos et de sentiment. On pourrait résumer dans la formule suivante l'essence de la vraie nature noble : une supériorité de race par rapport à la vie devenue nature.

« Lo Stato » (octobre 1941)

L'inégalité est vraie de fait pour la seule raison qu'elle est vraie de droit, elle est réelle pour la seule raison qu'elle est nécessaire. Ce que l'idéologie égalitaire voudrait dépeindre comme un état de justice, serait au contraire, d'un point de vue plus élevé et à l'abri des rhétoriques humanitaires, un état d'injustice. C'est une chose qu'Aristote et Cicéron avaient déjà reconnue. Imposer l'inégalité veut dire transcender la quantité, veut dire admettre la qualité. C'est ici que se distinguent nettement les concepts d'individu et de personne.

Les Hommes au milieu des ruines (1953)

Le principe selon lequel les hommes sont tous libres *par nature* et possèdent tous des droits égaux est une véritable absurdité puisque *par nature* les hommes ne sont pas égaux. Quand on a dépassé le stade simplement naturaliste, être une *personne* n'est pas une qualité uniformément distribuée, elle ne peut constituer une dignité égale pour tous et dérivant de la simple appartenance d'un individu à l'espèce biologique « homme ».

Les Hommes au milieu des ruines (1953)

La liberté (premier terme de la trilogie révolutionnaire) doit être comprise et défendue de façon qualitative à la mesure de chaque personne : à chacun doit être dévolu la liberté qui lui revient, mesuré par la stature et la dignité de sa personne et non par le fait abstrait et élémentaire de son état d'homme ou de citoyen.

Les Hommes au milieu des ruines (1953)

Il est, bien commode d'oublier que dans l'histoire, aussi bien la dictature que la démocratie absolue, nécessairement démagogique, n'ont été que des exceptions, et que la norme est faite de régimes, majoritairement monarchiques, basés sur un principe légitime et reconnu d'autorité.

« Il Conciliatore » (15 mars 1969)

V. LA DOCTRINE DE L'ÉTAT

Nous n'avons et ne devons avoir rien de commun avec l'État moderne. L'État moderne est derrière nous. Cette formule cherche à faire passer en contrebande l'appendice de cette superstition évolutionniste et progressiste qui voulut faire croire, qu'avec le rationalisme, le scientisme et la démocratie, l'histoire du monde avait vraiment atteint son âge adulte, laissant loin derrière elle un monde de barbarie.

« Lo Stato » (mai 1937)

Une fois marquée l'opposition contre tout ce qui est mécanique et inorganique, il s'agit donc de définir, parmi les différentes formes d'organismes, celle qui doit servir de

modèle analogique à la nouvelle doctrine de l'État. À nous, il semble tout aussi clair que ce type d'organisation, pour viser à l'unité, devra avoir pour éléments des hommes, devra plus ou moins reproduire les mêmes rapports hiérarchiques qui définissent l'entité humaine elle-même, non pas indéterminés ou génériques, mais précis, se manifestant par la distinction et la coordination simultanée de quatre puissances : la puissance de la vitalité pure, la puissance de l'économie organique (vie végétative, système du grand sympathique), la puissance de la volonté, la puissance de l'esprit.

« Lo Stato » (mai 1937)

Le fondement de tout véritable État est la transcendance de son principe, c'est-à-dire du principe de la souveraineté, de l'autorité et de la légitimité.

Les Hommes au milieu des ruines (1953)

La sphère politique se définit par des valeurs guerrières et hiérarchiques, héroïques et idéales, anti-hédonistes et d'une certaine façon anti-démonistes, qui la détachent de l'ordre de l'existence naturelle et végétative; les vraies forces politiques sont des fins en grande partie autonomes (non dérivées), elles sont liées à des idéaux et à des intérêts différents de ceux de l'existence pacifique, de la pure économie, du bien-être physique, elles renvoient à une dimension supérieure de la vie, à un ordre distinct de dignité. Cette opposition entre la sphère politique et la sphère sociale est fondamentale.

Les Hommes au milieu des ruines (1953)

Une phrase de Tacite résume lapidairement ce qu'il est advenu depuis lors de la Révolution libérale : Ut *imperium evertant, libertatem praeferunt ; si perveterint, libertatem ipsam adgredientur* – c'est-à-dire : Pour renverser l'État, ils en appellent à la liberté; une fois la liberté acquise, ils l'attaqueront

elle aussi. Platon avait déjà dit : « Sur aucun autre régime politique, la tyrannie ne grandit mieux et ne s'installe plus solidement que sur la démocratie, et c'est ainsi que de l'extrême liberté naît la servitude la plus entière et la plus âpre.» Libéralisme et individualisme n'ont eu que la fonction d'instruments dans le plan général de subversion mondiale : ils lui ont ouvert les digues.

Les Hommes au milieu des ruines (1953)

La prétendue *amélioration des conditions sociales* ne doit pas être considérée comme un bien, mais comme un mal, si le prix en est l'asservissement de l'individu au mécanisme productif et au conglomérat social, la dégradation de l'État en État de travail, l'élimination de toute hiérarchie qualitative, l'atrophie de toute sensibilité spirituelle et de toute capacité héroïque au sens le plus large.

Les Hommes au milieu des ruines (1953)

On devrait faire le distinguo entre le système représentatif en général et le système représentatif égalitaire, à base purement numérique. L'État de type traditionnel, lui-même, a connu le principe représentatif, mais dans un cadre organique. Il s'agissait d'une représentation non pas d'individus, mais de corps, les individus ne valant que tant qu'ils faisaient partie d'un unité différenciée, ayant chacune un poids et une qualité propre.

« Il Fascismo » (1964)

Le système qui s'est établi en Occident avec l'avènement de la démocratie - le système majoritaire à suffrage universel -impose d'emblée la dégradation de la classe dirigeante. En fait, la majorité, libre de toute restriction ou clause qualitative, ne peut être que du côté des classes sociales les plus basses ; et pour gagner de telles classes et être porté au pouvoir par leurs votes, il faudra toujours parler la seule langue

qu'elles comprennent, celle qui met en avant leurs intérêts prédominants, les plus grossiers, matériels et illusoires, celle qui promet et jamais n'exige. Ainsi toute démocratie est, dans son principe, inscrite à l'école de l'immoralité ; Elle est une offense à la dignité et à la stature qui convient à une véritable classe politique.

Les Hommes au milieu des ruines (1953)

II faut prendre carrément position contre le racisme qui considère toute faculté spirituelle et toute valeur humaine comme le simple effet de la race comprise au sens biologique, opérant ainsi une déduction mortifiante de l'inférieur vers le supérieur - plus ou moins dans cet esprit qui préside au darwinisme et à la psychanalyse juive. Mais, en même temps, on doit prendre position contre ceux qui tirent parti d'un racisme ramené aux problèmes anthropologiques, génétiques et biologiques, pour soutenir que la race existe, oui, mais qu'elle n'a rien à voir avec les problèmes, les valeurs et les activités proprement spirituelles et culturelles de l'homme. Notre point de vue dépasse ces deux positions en affirmant que la race existe aussi bien dans le corps que dans l'esprit.

Indirizzi per una educazione razziale (1941)

VI. SEXE ET ÉROS

Seul dans 1'esprit, le sexe est vrai et absolu. Et virilité ne signifie rien d'autre que solarité.

L'homme traditionnel chercha à découvrir dans la divinité elle-même le secret et l'essence du sexe. Pour lui, avant d'exister physiquement, les sexes existaient comme des forces supra-individuelles et comme des principes transcendants; avant d'apparaître dans la nature, ils existaient dans la sphère du sacré, du cosmique, du spirituel. Et dans la variété multiple des figures divines différenciées comme dieux et comme déesses, on chercha à recueillir, justement, l'essence de l'éternel masculin et de l'éternel féminin, dont la sexualité opposée des êtres humains

est seulement une manifestation particulière et un reflet.

Métaphysique du sexe (1958)

Le régime des dérivatifs, des succédanés et des tranquillisants propre à tant de distractions et de divertissements d'aujourd'hui, ne laisse pas encore entrevoir au sexe féminin la crise qui attend la femme moderne au moment où elle va réaliser combien les occupations masculines, pour lesquelles elle s'est tant battue, sont privées de sens, au moment où ses illusions et l'euphorie dans ses revendications accomplies s'éva-nouiront, au moment où, d'un autre côté, elle constatera que, vu le climat de dissolution, la famille et les enfants ne peuvent plus lui donner un sens satisfaisant de la vie, alors que par la chute de la tension, l'homme et le sexe ne pourront plus signifier grand chose, ne pourront plus constituer, comme ce fut le cas pour la femme absolue de la tradition, le centre naturel de

l'existence, mais lui viendront seulement comme un des ingrédients d'une existence dissipée et extériorisée, à côté du sport, du culte narcissique du corps et d'autres intérêts pratiques similaires.

Chevaucher le Tigre (1961)

Quand bien même la race des vrais hommes n'aurait pas entièrement disparu, l'homme moderne conservant bien peu de ce qu'est la virilité au sens supérieur, il resterait aujourd'hui le problème de la capacité de l'homme vrai à racheter, « à sauver la femme dans la femme ». Le risque serait plutôt qu'aujourd'hui l'homme vrai, dans la majorité des cas, serait tenté par l'autre maxime, conseillée par le vieux Zarathoustra : « Tu vas chez la femme ? Alors n'oublie pas le fouet ! » – si dans ces périodes progressistes, il était possible de l'appliquer impunément et avec résultat.

Chevaucher le Tigre (1961)

À force de voir des femmes nues ou presque au cinéma, en minijupe et superminijupe, topless et ainsi de suite, ce nu devient une banalité qui peu à peu ne fera plus aucun effet, à part celui qui est guidé par le besoin biologique le plus primitif. Cette impudeur peut donc être désapprouvée non du point de vue de la vertu, mais du point de vue exactement opposé. Par cette voie, on pourra arriver à un résultat de « naturalité » et d'indifférentisme sexuel que jamais une morale puritaine répressive ne pourrait rejoindre.

Interview à « Playmen » (février 1970)

VII. CULTURE ET ART

C'est la vision du monde qui, au-delà de chaque culture, doit unir et diviser en traçant les frontières infranchissables de l'âme.

On peut comprendre l'opinion qui, fidèle à un ordre traditionnel, affirma que l'art moderne n'a plus rien à voir avec l'art ou que l'art est mort. À dire vrai, du symbolisme au dadaïsme, on a déjà affaire à une ironie de l'art, d'écoles qui dans leur essence intime, à des degrés divers, sont méta-artistiques quand elles ne sont pas tout bonnement anti-artistiques.

Fenomenologia dell'Individuo assoluto (1930)

En général, la *vision du monde, plus* qu'une chose individuelle, procède d'une tradition; elle est l'effet organique des forces auxquelles un type donné de culture doit sa forme ; en même temps, *a parte subiecti,* elle se manifeste comme une espèce de race interne, comme quelque chose de spirituellement élémentaire et existentiel.

Les Hommes au milieu des ruines (1953)

La vision du monde peut être plus précise chez un homme sans instruction que chez un écrivain, plus précise chez un soldat, un aristocrate ou un paysan fidèle à la terre que chez un intellectuel bourgeois, un professeur ou un journaliste.

Les Hommes au milieu des ruines (1953)

La *culture* au sens moderne cesse d'être un danger quand celui qui en use possède

déjà une vision du monde. Seulement alors on sera actif par rapport à cette culture justement parce qu'on disposera alors d'une forme interne nous permettant de distinguer ce qui doit être assimilé de ce qui doit être rejeté – plus ou moins comme il advient de tout processus différencié d'assimilation organique.

Les Hommes au milieu des ruines (1953)

Si Aderno a pu affirmer, dans sa philosophie de la musique moderne : « le dodécaphonisme est notre destin », quelqu'un en a parlé comme de l'époque glaciaire de la musique. On en arrive à des compositions dans lesquelles l'extrême raréfaction et abstraction formelle est analogue à celle du monde des pures entités algébriques de la physique ou, d'un tout autre côté, d'un certain surréalisme [...] Comme dans le monde technique créé par les machines, la perfection mécanique en musique et l'ampleur des nouveaux moyens ont eu pour contrepartie

le vide, la désincarnation, la spectralité et le chaos. Cependant il apparaît inconcevable que le nouveau langage dodécaphonique et post-dodécaphonique puisse servir de moyen expressif à un quelconque contenu de la musique précédente. Son arrière-plan est la dévastation intérieure.

Chevaucher le tigre (1961)

Si le véritable élément classique est l'amour de la forme, la forme peut être entendue et réalisée justement au plan de forces pures comme l'ethos, style de vie dominé, clair, libre de vaines agitations, ennemi de tout ce qui n'est pas essentiel, particulier, lié à la seule impulsivité – l'impersonnalité active, conformément à laquelle l'œuvre et l'action valent plus que la personne de sa particularité accidentelle, peut entrer dans la même ligne. Dans cette perspective, la discipline est une valeur ; la fermeté et la dignité mesurée sont une valeur ; la loi sans faiblesse est une valeur.

Et, à la limite, l'idéal « olympique » est une valeur, valeur de clarté, d'ordre, de hiérarchie, d'un cosmos au sens originel grec, souveraineté ayant résolu le chaos et dépassé l'élément purement humain, comme la clarté froide des sommets surplombe les brumes incertaines de la vallée.

« Il Conciliatore » (15 mars *1971)*

Ce sont surtout les représentants d'une droite au sens supérieur, traditionnel, qui devraient contester le mythe bourgeois de la culture et entretenir la défiance qu'on peut avoir pour les intellectuels, sans avoir d'égards pour ceux qui jouissent d'un prestige aux yeux du grand public et qui, d'autre part, sont très habiles à copiner pour maintenir leurs positions dans la presse et l'édition.

« Il Conciliatore » (15 novembre 1971)

VIII. CONNAISSANCE
ET
RÉALISATION DE SOI

Nous disons que la philosophie en général culmine avec l'idéalisme transcendantal, lequel se conclue inévitablement par l'idéalisme magique. Au-delà de ça, il n'y a rien à explorer dans la philosophie. S'il on doit penser à un développement ultérieur au-delà de l'idéalisme magique, il ne peut s'agir de philosophie mais d'une forme d'action, se référant à une autoréalisation selon la puissance.

Teoria dell'Individuo assoluto (1927)

L'explication qu'exige l'idéalisme magique est une explication par l'action, une

explication résolutive. Expliquer vient de *explicare,* c'est-à-dire réaliser, rendre parfait, et passer à l'acte ce qui n'est qu'en puissance, à la perfection ce qui n'est qu'imperfection, à suffisance ce qui est insuffisant, selon un processus synthétique, originel et créateur.

Teoria dell'Individuo assoluto (1927)

« Vivre le mythe » signifie rejoindre, grâce à des symboles, la perception d'un ordre supra-historique, dans lequel la nature et l'homme sont, pour ainsi dire, à l'état de création, et qui contient le secret des énergies qui agissent à l'intérieur des choses visibles et de la corporéité humaine.

La Tradition hermétique (1931)

Pour donner forme à la vie, il faut d'abord réaliser ce qui est au-delà de la vie ; pour éveiller la race de l'esprit et, avec elle, rehausser celle du corps, il faut être capable d'en rejoindre la hauteur, et ceci implique l'ascèse, c'est-à-dire le détachement actif, le surpassement héroïque, climat d'extrême tension spirituelle.

Sintesi di dottrina della razza (1941)

Toute la science moderne n'a pas la moindre valeur de connaissance ; elle se base sur un renoncement formel à la connaissance au sens vrai. La force motrice et organisatrice de la science moderne ne dérive pas du tout de l'idéal de la connaissance, mais exclusivement de l'exigence pratique, et peut-on dire, de la volonté de puissance appliquée aux choses, à la nature [...] En dernière analyse, l'élan vers la connaissance s'est transformé en une impulsion à dominer, et c'est d'un scientifique, B. Russel, qu'on tient l'aveu que la science, de moyen de connaître le monde, est devenu le moyen de changer le monde.

Chevaucher le tigre (1961)

IX. SURPASSEMENT DE SOI

L'aspiration au surnaturel se situe dans les régions profondes de la nature humaine et on ne peut le nier sans mutiler cette nature elle-même.

Maschera e volto dello spiritualismo contemporaneo (1932)

On doit savoir renoncer à toute chose à peine on sent qu'elle devient nécessaire, à peine on se découvre un désir ou une complaisance pour elle ; on doit avoir pour principe non pas ce qui nous plaît mais ce qui nous coûte. Il faut toujours avoir en vue la ligne de la plus forte résistance et ainsi, rendre sans cesse plus forte et plus pure la

volonté, sans cesse plus énergique la possession de soi.

« Bilychnis » (1925)

C'est à ça qu'on mesure la puissance savoir jusqu'à quel point on est capable de vivre dans un monde où il n'y a plus ni sens, ni vérité, ni but, ni loi, ni justice, ni causalité - et vouloir encore ce monde.

Teoria dell'Individuo assoluto (1927)

La distinction dans l'être humain des trois principes du corps, de l'âme et de l'esprit, est fondamentale pour la vision traditionnelle [...] L'esprit, dans la conception traditionnelle, a toujours signifié quelque chose de supra-rationnel et de supra-individuel ; il n'a donc rien à voir avec l'intellect commun et encore moins avec le pâle monde des penseurs et des lettrés ; c'est plutôt l'élément sur lequel repose toute ascèse virile et

toute élévation héroïque, tout effort pour réaliser dans la vie, ce qui est « plus que la vie ».

Sintesi di dottrina della razza (1941)

Si un jour l'humanité revenait à des conditions plus normales, peu de cultures lui sembleront aussi singulières que l'actuelle, dans laquelle on a couru après toute forme de pouvoir et de domination de la matière, négligeant cependant la domination de l'esprit, des émotions et de la vie psychique en général. C'est ainsi que beaucoup de nos contemporains – les soi-disant hommes d'action en première ligne – ressemblent à ces crustacés qui sont si durs et pleins d'excroissances scabreuses sur la carapace et si mous et invertébrés à l'intérieur.

La Doctrine de l'Éveil
(2nde édition, 1965)

Il n'y a pas de progrès qui vaille (et qui puisse rendre superflu la fonction que peut avoir la religion au sens le plus haut et sévère, pour l'homme non dégradé), quand il s'agit de problèmes plus réels, qui sont ceux de la mort, de l'angoisse existentielle, de bouleversements dus à l'irruption de l'irrationnel, aux passions et aux instincts eux-mêmes. Croire le contraire, croire que le progrès, la science, la technocratie ou même le Christ quand il est présenté faussement comme un modèle d'altruisme humanitaire, puisse résoudre de tels problèmes, relève du primitivisme et d'un manque complet de sens du tragique de la vie et de la condition humaine.

« Il Conciliatore » (15 juin 1969)

X. ORIENTATIONS EXISTENTIELLES

Arrivé à un certain point, ce n'est plus le sang, les sentiments, une patrie ou un destin commun qui feront que tu te sentes uni à un autre. Tu ne pourras te sentir uni seulement à celui qui est sur la même voie que toi.

Introduction à la Magie (1927)

Il existe un amour qui est signe de richesse, acte pur et libre et qui donne avec une absolue générosité, car il peut donner; et puis il existe un amour qui est besoin d'appui, abandon de l'âme, volupté des sentiments, soif de communiquer pour fuir un isolement qu'on se sent incapable d'affronter. Le premier est quelque chose de lumi-

neux et de surhumain, le second est une chose pétrie de passion et de nécessité, du niveau de ce qui est femme, et pas encore homme. Le premier témoigne de l'individualité, le second la corrompt. Le premier confirme les différences, le second les abolit dans la pâmoison des étreintes, dans l'altruisme, la communion des âmes. Le premier est un don, une liberté - le second est effectivement une façon de se consommer l'un l'autre, de se contaminer.

Impérialisme payen (1928)

La récompense de la vertu est la vertu elle-même: la vertu est une valeur en soi, et, s'arrachant aux tentations de la sensibilité, elle doit être voulue pour elle-même : de façon pure, absolue, non humaine.

Impérialisme payen (1928)

Est digne du nom d'homme – *vir* – celui qui a en lui sa propre norme, qui se montre actif face à la réalité, refuse d'en subir la violence, s'entend à la diriger ou, quand cela devient impossible, à lui barrer la route.

« Rassegna Italiana » (octobre *1939)*

Il n'existe pas *une* Histoire, entité mystérieuse écrite avec un h majuscule. Ce sont les hommes, tant qu'ils sont vraiment des hommes, qui font et défont l'histoire ; l'historicisme est plus ou moins la même chose que ce que, dans les milieux de gauche, on appelle le progressisme et il ne veut, aujourd'hui, qu'une chose : fomenter la passivité face au courant qui grossit et nous mène toujours plus bas. Et, taxés de réactionnaires, vous leur répondez : Vous voudriez que pendant que vous agissez, détruisez et profanez, nous ne réagissions pas mais restions à regarder et même vous voudriez nous voir dire : Bravo, continuez ?

Orientations (1950)

Face à la psychanalyse doit prévaloir l'idéal d'un Moi qui n'abdique pas, qui entend rester conscient, autonome et souverain face à la part nocturne et souterraine de l'âme et au démon de la sexualité ; un moi qui ne se sente ni refoulé, ni psychotiquement divisé, mais réalise un équilibre de toutes les facultés humaines ordonnées par une signification du vivre et de l'agir.

Orientations (1950)

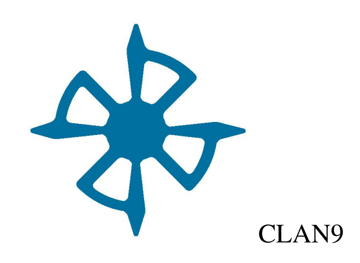
Il n'y a pas de croissance économique ou de prospérité à la séduction de laquelle on doive céder quand le prix à payer serait une limitation essentielle de la liberté et de l'espace nécessaire pour que chacun puisse réaliser ce qui lui est accessible au-delà de la sphère conditionnée de la matière et des besoins de la vie ordinaire.

Les Hommes au milieu des ruines (1953)

S'il devait être question d'une réaction de fond contre le système, ce qui revient à dire contre les structures de la société et du monde moderne en général, selon moi, il y a peu de perspectives [...] Il ne s'agirait pas de contester ou de polémiquer mais de tout faire sauter : ce qui, à ce jour, est évidemment de l'ordre de la fantaisie ou de l'utopie, en laissant une bonne place à l'anarchisme sporadique. La chose possible et importante est l'action de défense intérieure individuelle, pour laquelle la formule adaptée est : « Fais en sorte que ce sur quoi tu n'as pas prise, ne puisse avoir de prise sur toi ».

Interview à Gianfranco de Turris « Il Conciliatore » (15 janvier 1970)

Chaque citation est suivie du titre de l'ouvrage ou de la revue dont elle est extraite. Sont maintenus en italien les titres des ouvrages non traduits en français. La date qui suit chaque titre du livre est celle de l'édition de référence. Les extraits d'articles et d'interviews sont inédits en français. (Ndle)


CLAN9